

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**  
CLASSIQUES

# STEFAN ZWEIG

## JOSEPH FOUCHÉ

Préface de **Philippe Artières**

*Traduction entièrement révisée par Olivier Mannoni*





**« Napoléon n'aime pas Fouché et Fouché n'aime pas Napoléon... »**

Voici le portrait d'un « génie de la trahison » – l'homme le plus détesté (et le plus puissant) de France à son époque. « Lorsque Joseph Fouché prend le ministère de la Police, écrit Stefan Zweig, ce n'est encore qu'un poste subalterne. Il est chargé de surveiller et de renseigner. Mais il ne détient pas le pouvoir depuis trois mois que ses protecteurs s'aperçoivent avec effroi que le ministre de la Police contrôle les autres ministres, le Directoire, les généraux, toute la politique. Ses filets s'étendent à tous les emplois et à toutes les charges ; dans ses mains convergent toutes les nouvelles ; il fait de la politique, à côté de la politique ; il s'occupe des affaires de guerre, à côté du ministère de la Guerre ; partout il étend les limites de son pouvoir, au point que, finalement, Talleyrand est obligé de définir de nouveau, avec dépit, la position du ministre de la Police : “Le ministre de la Police est un homme qui se mêle de ce qui le regarde, et ensuite de ce qui ne le regarde pas”. »

STEFAN ZWEIG  
AUX ÉDITIONS PAYOT

**Les incontournables :**

*Le Joueur d'échecs*

*La Confusion des sentiments*

*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*

*Lettre d'une inconnue, suivi de : La Ruelle au clair de lune*

*Amok*

*Brûlant secret*

**Autres nouvelles et récits :**

*Le Wagon plombé, suivi de : Voyage en Russie, et de :*

*Sur Maxime Gorki*

*Le Monde sans sommeil, suivi de : La Contrainte,*

*de : Au bord du lac Léman, et de : Ypres*

*Dans la neige, suivi de : Le Chandelier enterré*

*Destruction d'un cœur*

*La Gouvernante, suivi de : Eros matutinus*

*Une histoire au crépuscule, suivi de : Petite nouvelle d'été*

*La Fuite dans l'immortalité*

*Secrets et passions*

*Quatre histoires du pays des enfants*

**Grandes biographies et essais biographiques :**

*Marie-Antoinette*

*Marie Stuart*

*Joseph Fouché*

*Freud*

*Nietzsche*

*Baudelaire, et autres poètes*

(Suite en fin d'ouvrage)

Stefan Zweig

# Joseph Fouché

*Traduction de l'allemand par A. Hella et O. Bournac  
entièrement révisée par Olivier Mannoni*

Préface de Philippe Artières

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Cet ouvrage porte le numéro 1245 dans la collection  
« Petite Bibliothèque Payot »

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -  
Illustration : © Catrin Welz-Stein

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024  
pour la présente traduction révisée  
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93490-9

## PRÉFACE

### Politique de l'écrit

*Par Philippe Artières*

Des entreprises littéraires de Stefan Zweig<sup>1</sup>, cet essai biographique sur Joseph Fouché (1759-1820) est indéniablement la plus risquée : comment écrire sur un homme qui n'a jamais cessé de cacher sa vie, de la rendre secrète, qui a construit ou fait en mesure d'édifier un ensemble de remparts à toute entreprise biographique, en rédigeant notamment ses Mémoires, publiés quatre ans après sa mort<sup>2</sup> ? « On ne peut pénétrer l'âme de Fouché ; on ne peut lui arracher son secret », écrit Zweig. *Joseph Fouché* est ainsi un projet fascinant : publié en 1929, précisément au moment où l'Europe, espace que l'auteur chérit tant, à peine sortie de la Première Guerre mondiale, entre dans l'ère de la « folie froide » du totalitarisme, il propose une extraordinaire et très originale écriture de l'histoire.

---

1. Sur sa vie, voir la monumentale biographie de Serge Niémetz : *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 1996, et Mathilde Aycard et Pierre Vallaud, *Stefan Zweig. L'impossible renoncement*, Paris, Fayard, 2022.

2. Joseph Fouché, *Mémoires*, présenté par Michel Vovelle, Paris, Imprimerie nationale, 1993.

Si cet essai, qui ne se donne jamais comme une biographie, est un projet littéraire des plus complexes mais aussi des plus stimulants pour Zweig, c'est d'abord qu'il s'agit d'écrire sur un personnage historique à la fois détesté par ses contemporains et pour lequel il éprouve plus que de la méfiance, même une forme de répulsion, depuis la grande boucherie de 1914-1918. Fouché n'appartient pas, comme l'écrivain le relève lui-même, à la classe des hommes « aux idées larges et morales, aux convictions inébranlables qui l'emportent, mais [est un de] ces joueurs professionnels que nous appelons diplomates – ces artistes aux mains prestes, aux mots vides et aux nerfs glacés ». Comment écrire sur cet être aussi cynique et souvent cruel, lui qui ne cache pas son goût pour les esprits brillants et généreux, les hommes illustres qui nourrissent des « exercices d'admiration » ? Comment se déprendre de cette perspective pour dresser le portrait de ce « génie de la trahison » ?

Et puis, entre Zweig et Fouché, il y a Balzac, le génie littéraire tant admiré et auquel le Viennois rend un hommage appuyé dans le post-scriptum de l'édition française qui ouvre la présente édition. Dans *Une ténébreuse affaire* (1841), Balzac a fait entrer cet homme politique en littérature et non sans éclat – « un esprit sombre, profond, extraordinaire ». Le père de *La Comédie humaine* donne en effet à voir le ministre de la Police de Napoléon en un personnage à plusieurs visages, tantôt luttant sans pitié contre les émigrés nobles voulant restaurer la royauté, tantôt Fouché lui-même en figure de conspirateur contre l'Empereur. Dans ce récit où s'enchevêtrent plusieurs affaires, Roger Caillois verra un texte précurseur, annonçant le roman policier moderne, où « l'agent secret remplace la poursuite par l'investigation, la vitesse par l'intelligence, la violence par la dissimulation ». Pour l'écrivain

autrichien, grand connaisseur de la littérature française, il ne s'agit donc pas tant d'être à la hauteur de son maître que de poursuivre avec le même souffle cette écriture de l'histoire<sup>1</sup>.

Il y a un autre obstacle à son entreprise en la personne de Napoléon Bonaparte, auquel la vie politique de Fouché est étroitement liée, même si, comme l'écrit Zweig, « Napoléon n'aime pas Fouché et Fouché n'aime pas Napoléon ». Comment parvenir à garder en ligne de mire celui qui naît le 31 mai 1759 à Nantes et qui deviendra à la fin de son existence le duc d'Otrante ? Comment résister à l'Empereur pour ne pas perdre de vue cet homme dont l'écrivain dit très vite que « tout en voulant l'autorité, et même l'autorité suprême, il se contente, contrairement à la plupart des hommes, de la conscience qu'il a de posséder cette autorité même, sans avoir besoin ni de ses marques extérieures ni de son uniforme » ?

Pour surmonter ces « multiples défis », Zweig s'appuie d'abord sur son immense talent et sur le travail monumental de l'historien Louis Madelin publié en 1901, on y reviendra, mais également sur la propre psychologie de Fouché. L'un de ceux qui le connurent le mieux, Napoléon, dit en effet combien « l'intrigue était aussi nécessaire à Fouché que la nourriture : il intriguait en tout temps, en tous lieux, de toutes matières et avec tous. On ne découvrait jamais rien qu'on fût sûr de l'y rencontrer pour quelque chose ; il n'était occupé que de courir après ; sa manière était de vouloir être de tout. Toujours dans les souliers de tout le monde ».

Quoi de plus enviable pour un portraitiste qu'un protagoniste au centre de mille histoires, au cœur de multiples affaires. Fouché est un des invisibles et

---

1. Zweig consacra un essai à Balzac – *Balzac. Le roman de sa vie* – qui parut juste après la guerre, en 1946, et fut traduit dès 1950.

puissants dramaturges de la vie des hommes et des nations<sup>1</sup>. « Personne ne connaît aussi exactement que lui, grâce à une vigilance aux mille têtes et aux mille oreilles, chaque repli des événements, personne ne sait mieux la force ou la faiblesse des partis et des hommes que cet observateur, ce calculateur aux nerfs glacés, posté devant son appareil enregistreur qui consigne les plus petites oscillations de la politique. » L'homme politique a un potentiel romanesque que l'écrivain utilise de bout en bout de son essai, faisant de la moindre anecdote une pièce du puzzle qu'il produit sous nos yeux.

L'entreprise de Zweig est enfin animée par une nécessité qui hante le livre : son *Fouché* se veut comme une utile et très actuelle contribution à la psychologie de l'homme politique. L'Europe, à laquelle l'humaniste croit et dont il partage les idéaux de fraternité et d'universalité avec son ami Romain Rolland, est à nouveau menacée, par des « hommes politiques » sans scrupule, de se retrouver à feu et à sang. Étudier le cas Fouché qui, avec Napoléon, fait et défait l'Europe, est une forme de résistance sans que ce soit pour autant une manière de mettre à disposition un instrument pour éveiller la conscience de ses contemporains ; pour l'écrivain autrichien, à la veille de son long exil en Angleterre d'abord en 1934, puis dans divers pays jusqu'au Brésil où, en 1942, il se donne la mort, « la véritable littérature ne sera jamais asservie à la politique » ; elle doit s'en préserver tout en gardant un pouvoir pédagogique. Son œuvre fut ainsi considérée comme terriblement subversive ; si, le 10 mai 1933, quelques mois après l'accession de Hitler au pouvoir, les ouvrages de Zweig sont les premiers à être brûlés lors de l'autodafé qui inaugure la dictature nazie, c'est que son auteur est juif et qu'il

---

1. Voir la biographie d'Emmanuel de Waresquiel, *Fouché. Les silences de la pieuvre*, Paris, Tallandier, 2014.

défend une certaine Europe intellectuelle à l'opposé de l'idéologie nazie<sup>1</sup>.

En 1929, lorsque paraît *Joseph Fouché*, Zweig est un écrivain reconnu dont les livres, et en particulier ses nouvelles *Amok* (1922) ou *La Confusion des sentiments* (1927), ont reçu un accueil très favorable dans le monde germanophone mais aussi, grâce à leurs nombreuses traductions, dans toute l'Europe qu'il aime. Il est invité pour donner des conférences dans les principales capitales européennes ; il a tissé des amitiés fortes avec de nombreux intellectuels et artistes dont Émile Verhaeren, Richard Strauss, Romain Rolland, Joseph Roth et Sigmund Freud. Avec ce dernier, il entretient une active correspondance et lui consacre un volet de sa trilogie *Die Heilung durch den Geist* (*La Guérison par l'esprit*) en 1931<sup>2</sup>. C'est que l'écrivain a une dette envers le psychanalyste : « Grâce à vous, lui écrit-il, nous voyons beaucoup de choses. Grâce à vous, nous disons beaucoup de choses qui, sinon, n'auraient été ni vues ni dites ». C'est, par conséquent, avec cette conviction que la psychologie des individus est le lieu d'une vérité collective, avec l'idée que l'analyse de personnalités de second plan révèle des aspects inédits que Zweig entend contribuer à faire histoire, dénigrant les analyses des professionnels du passé. « L'histoire, selon lui, n'est presque toujours écrite que d'après les apparences, et c'est ainsi que les historiens de ces derniers jours émouvants se bornent d'ordinaire

---

1. Dans son livre autobiographique *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, sorte de testament envoyé à son éditeur quelques jours avant son suicide à Petrópolis, au Brésil, le 23 février 1942, il écrit : « Né en 1881 dans un grand et puissant empire [...], il m'a fallu le quitter comme un criminel. Mon œuvre littéraire, dans sa langue originale, a été réduite en cendres. Étranger partout, l'Europe est perdue pour moi... J'ai été le témoin de la plus effroyable défaite de la raison. »

2. Voir Stefan Zweig, *Freud. La guérison par l'esprit*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 2021.

à parler du geste pathétique de Tallien qui brandit à la tribune le poignard dont il veut se percer le cœur, de la brusque énergie de Barras qui convoque les troupes, et du discours accusateur de Bourdon ; bref, ils parlent des comédiens, des acteurs du grand drame qui se déroule le 9 thermidor et ils oublient Fouché. En réalité, pendant ces jours-là, on ne l'a pas vu sur la scène de la Convention. Son travail se faisait dans la coulisse ; c'était la besogne plus difficile du régisseur, du directeur de ce jeu d'une dangereuse témérité. Il a tracé les scènes et marqué le rôle des acteurs ; invisible dans l'ombre, il a fait procéder à la répétition et il a donné les répliques – dans l'ombre, qui forme toujours sa véritable sphère. » Faire l'histoire des coulisses du théâtre du monde pourrait être ici le projet de Zweig.

Dans l'œuvre biographique de Zweig<sup>1</sup>, son *Fouché* occupe ainsi une place à part. Il est distinct de ses textes de « passion révérencieuse » réservés à ses amis contemporains, et il ne participe pas non plus de son vaste projet sur « Les architectes du monde » qui cherche à produire une typologie de l'esprit, qui devait initialement comprendre dix trilogies. Quatre seulement furent menées à terme : *Trois maîtres* (*Drei Meister*, 1920), sur Balzac, Dickens et Dostoïevski ; *Le Combat avec le démon* (*Der Kampf mit dem Dämon*, 1925), sur Kleist, Hölderlin et Nietzsche ; *Trois poètes de leur vie* (*Drei Dichter ihres Lebens*, 1928), sur Casanova, Stendhal et Tolstoï ; et enfin *La Guérison par l'esprit* (*Die Heilung durch den Geist*, 1931), sur Mesmer, Mary Baker-Eddy et Freud.

---

1. Voir Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature : les rapports entre les biographies historiques et l'Histoire*, thèse de doctorat d'études germaniques, Université Paris-Est-Créteil, UFR de lettres, langues et sciences humaines, sous la direction de Denis Bousch, 5 décembre 2018.

*Joseph Fouché* se différencie aussi de ses biographies historiques telles que *Marie-Antoinette* (1932), *Érasme* (1934), *Marie Stuart* (1935) ou *Magellan* (1938). Pour ces figures, le projet n'est pas de démontrer leur valeur sur le plan politique ou culturel, mais d'« étudier des sujets projetés au premier plan involontairement, des caractères moyens, des personnages secondaires, en tout cas, jamais de grands héros de l'Histoire dans le sens traditionnel du terme », écrit la chercheuse Virginie Lecorche. Avec Fouché, si le travail préparatoire est le même (la lecture d'une importante documentation historique), si l'approche psychologique est aussi marquée, Zweig adopte une distance. Il ne s'agit pas, par ses analyses des actions et réactions de son héros, de toucher le lecteur en suscitant chez lui des émotions. L'écrivain construit certes son récit en mettant en avant sa montée en puissance, son triomphe, mais il ne néglige ni les mises à l'écart de l'homme politique ni son exil final à Trieste, où il meurt en 1820.

Ces nombreuses chutes ne sont pas passées sous silence ; l'une d'elles constitue le moment où dans le récit, pour la première fois, Zweig semble même manifester une forme de compassion pour son personnage, où l'on pourrait même considérer que Fouché reprend le pouvoir sur son biographe. L'écrivain introduit soudain un élément de la vie privée de l'homme politique : la mort de sa femme, qui était jusqu'à présent absente de son récit. « Lui qui s'est montré infidèle et capricieux à l'égard de tous les partis et de toutes les idées, cet esprit impénétrable a été d'une fidélité tendre et absolue à sa femme si laide ; il a été l'époux le plus attentif et le père le plus consciencieux<sup>1</sup>. » Dès la page suivante, l'écrivain d'expliquer que, dans le « système Fouché », cette femme cachée

---

1. Nous reprenons ici l'analyse de Serge Niémetz, qui voit même chez Zweig, dans les dernières pages, « une sorte de

dans les profondeurs obscures du diplomate – elle ne paraissait dans aucune fête ou réception – jouait un rôle de contrepoids très utile à celui dont la vie n'était qu'incertitude et inquiétude. Tout se passe comme si, dans le portrait que peint Zweig, aucun fragment de la vie de son personnage n'est à mettre au rebut, tout, jusqu'au plus infime détail, vient participer du tableau définitif.

Le portrait de Fouché, qu'il dresse en neuf chapitres divisant la vie de l'homme politique en autant de périodes, est en effet tranchant et d'une rare violence, Zweig comparant son personnage à un « méchant petit insecte qui s'est niché sous le manteau de Napoléon ». Il voit en cette personnalité, dont il va décrire en détail tous les aspects, le « caractère » de l'homme politique, celui-là même qui est aux yeux de Zweig, dans cette première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, le responsable du chaos : « L'histoire universelle n'est pas seulement, comme on la montre le plus souvent, une histoire de courage humain ; elle est aussi une histoire de lâcheté humaine. » Ainsi analyse-t-il d'emblée les massacres en série que commet Fouché à Lyon en 1793 : ce n'est pas par passion républicaine qu'il agit, « mais uniquement par crainte de passer pour un modéré et de déplaire ».

D'abord prévu pour être une œuvre brève, son essai biographie a pris de l'ampleur. Le livre « doit être une indication et un avertissement pour les hommes politiques d'aujourd'hui et de tous les temps » ; il faut donc mettre à mal la légende, pierre à pierre, épisode après épisode, pour édifier non pas un contre-monument, mais simplement une étude psychologique scrupuleuse qui perce le mystère Fouché, révèle son « âme » en dévoilant ses mécanismes, sa petite machinerie intérieure.

---

sympathie humaine et presque de l'amour » pour le vieux duc d'Otrante.

Cette perspective, qui est aussi une croyance dans le pouvoir de la littérature, a valu au livre de Zweig une réception critique du monde des historiens et historiennes de la période révolutionnaire. La psychologie n'est pas du goût de la discipline historique, moins encore quand elle s'affranchit des dates et des éléments de contexte. L'écrivain n'a cure de l'histoire de la Révolution et de l'Empire, et ne s'embarrasse pas de précisions – celles-ci sont dans les monographies historiques, indique-t-il d'emblée. C'est à une mise à nu de Joseph Fouché que Zweig veut procéder afin de parvenir à la partie la plus enfouie de sa personnalité. Il mobilise dans cette opération très peu d'archives, principalement quelques lettres ou missives de Napoléon, et rejette en bloc les Mémoires de Fouché, ce volumineux ouvrage paru de manière posthume en 1824. « Dans cette étude, écrit-il en note dans le septième chapitre (non reprise dans la présente édition), je n'ai pour ainsi dire jamais fait état des Mémoires du duc d'Otrante [...] car incontestablement ils ont été rédigés par une main étrangère, mais avec une matière en partie authentique. La science cherche encore aujourd'hui à savoir dans quelle mesure cet homme toujours double s'est occupé lui-même de leur préparation ; et jusqu'à nouvel ordre le mot plaisant de Henri Heine disant de Fouché que cet homme notoirement faux a poussé la fausseté jusqu'à publier, même après sa mort, de faux mémoires, reste toujours vrai. » Grâce à l'historien Michel Vovelle, on sait qu'ils sont authentiques, corroborant le point de vue de Louis Madelin.

En réalité, si Zweig se tient à bonne distance de ces écrits autobiographiques, chroniques de la carrière de Fouché, c'est que l'homme politique entendait par cette prise d'écriture confondre, écrit-il en ouverture, les « forcenés antagonistes, cette tourbe qui me déchire après avoir mendié à mes pieds [...] par des faits et des preuves, par l'exposé véridique de mes

travaux, de mes pensées, comme ministre et comme homme d'État ; par le récit fidèle des événements politiques, des incidents bizarres au milieu desquels j'ai tenu le gouvernement dans des temps de violence et de tempête ». Ces justifications l'intéressent peu, de même que le tableau précis de la période dressé par Fouché ; mais ils ont pourtant un intérêt que laisse de côté Zweig alors qu'il est au cœur de son projet et qui est propre à l'écriture de soi, celle de l'écriture de sa postérité – « Je la dirai [la vérité], coûte que coûte, alors que la tombe recelant ma dépouille mortelle, mon nom sera légué au jugement de l'histoire. Mais il est juste que je puisse comparaître à son tribunal cet écrit à la main. » Fouché s'essaie à une longue chronique pour servir l'histoire en laissant de côté « tout ce qui est indigne » d'elle. Zweig ne revient pas sur ce travail de tri, mais souligne combien l'annonce de la publication des Mémoires en 1824 poursuit après sa mort la politique d'effroi du personnage, en suscitant, « parmi ceux qui se sont trop hâtés de frapper témérairement le ministre déchu, [...] un frisson glacial ». L'écrivain autrichien a, semble-t-il, lu ces fameux écrits, mais il a probablement été déçu de ne trouver qu'une succession de récits rétrospectifs sur des événements relevant surtout de la politique diplomatique et militaire. Fouché s'y construit un monument lisse et froid dont sont adroitement replâtrées les failles et autres fissures. Il ne se tient pas dans les coulisses qui sont celles qui passionnent l'écrivain pour se faire une place visible sur la scène de l'Histoire. Peut-être faut-il voir une part cachée de sa psychologie dans ce besoin de rompre avec l'ombre pourtant constitutive de son personnage.

Mais l'analyse psychologique de Zweig ne s'aventure pas en ces territoires ; ce que veut révéler le portraitiste n'est pas l'inconscient de son sujet – rien n'est dit de son enfance. Il ne s'agit pas de proposer une analyse du cas F. à la manière de celles de Freud,

que la Vienne d'alors connaît très bien ; l'originalité de Zweig, son art, plus que sa science, est de montrer comment certaines situations amènent des séries d'actions et de réactions : l'homme à travers l'Histoire, et non l'Histoire elle-même. Il faut mesurer combien cette conception de l'analyse « biographique » est innovante à l'époque.

À cette fin, Zweig fait reposer son essai sur les travaux de l'historien Louis Madelin, dont la thèse est que la personnalité de Fouché n'est intelligible que si l'on remonte à un événement originel : la condamnation à mort de Louis XVI ; dès que la Terreur a commencé à décliner, le régicide s'est senti en danger, et à travailler à combattre une réaction. Là est la clé, et Zweig d'épouser la thèse de l'historien. Léon Cahen la résume dans sa recension de l'ouvrage de Madelin<sup>1</sup> : « Il a ainsi voulu un gouvernement fort et stable qui maintînt l'esprit et les principes de la Révolution, et qui écartât tout espoir de revanche royaliste. Il a préparé, dans cet esprit, le remplacement du Directoire affaibli et discrédité par un régime nouveau et plus énergique. Ennemi d'abord du consulat à vie, il s'est rallié aisément à l'empereur, dès que l'exécution du duc d'Enghien eût fait en quelque sorte de Bonaparte un autre régicide. Ministre du Premier Consul comme de l'Empereur, il a pu sacrifier aux préjugés du maître, aux influences de cour, à ses propres intérêts la personne de divers républicains ; il s'est fait le défenseur des principes et de l'esprit général de 1789. Il a empêché les émigrés de revenir, en masse, au pouvoir et aux honneurs, il les a surveillés étroitement, frappés souvent avec rigueur. Il a été l'adversaire du Concordat, et le parti clérical a trouvé toujours en lui un ennemi résolu ; il a empêché

---

1. Léon Cahen, « Louis Madelin, *Fouché (1759-1820)*, 1901 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome III, n° 4, 1901, p. 403-406.

l'introduction en France ou la propagation de tout écrit ultra-montain. Et au contraire il n'a négligé aucune occasion de présenter par la voie de la presse, l'empire comme la continuation matérielle pure et simple de la Révolution. Pour empêcher le ralliement, il a travaillé à rejeter sur la personne même de l'empereur l'odieux des mesures de rigueur qu'il inspirait. Il promettait, s'arrangeant pour que Napoléon fût obligé de refuser. »

Mais Zweig va plus loin que l'historien, et creuse la psychologie de Fouché pour faire apparaître un personnage-métaphore de l'institution auquel il donne naissance : la police. Elle se confond avec lui, il l'incarne : « Cette manière de rester tapi dans l'obscurité [qui] a été pendant toute sa vie l'attitude de Joseph Fouché : n'être jamais le détenteur apparent de l'autorité et, pourtant, la posséder entièrement, tirer toutes les ficelles et n'être jamais considéré comme responsable. Se placer toujours derrière celui qui occupe la première place, se retrancher dans son ombre, le pousser en avant et, dès qu'il s'est risqué, au moment décisif, le renier catégoriquement, voilà son rôle favori. »

En effet, comme l'ont montré ensuite l'historien Jean Tulard<sup>1</sup> et, depuis, les historiens et historiennes de la police, créé dès le 12 nivôse an IV (2 janvier 1796), le ministère de la Police générale, avant la nomination de Fouché le 2 thermidor an VII, jouait un rôle secondaire. À l'instar de Camus, qui fut démis au bout de deux jours, ses responsables (Merlin de Douai, Cochon de Lapparent, Lenoir-Laroche, Sotin...) restent « des fonctionnaires sans initiative et sans autorité ». Avec l'arrivée de Fouché, l'homme qui avait pris part à la chute de Robespierre comme le souligne longuement Zweig, tout change : « Paris

---

1. Jean Tulard, « La police secrète du Premier Empire », *Journal des savants*, n° 4, 1964, p. 301-306.

sursaute de frayeur, comme au bruit d'un coup de canon » ; l'ancien conventionnel tombé en disgrâce a mûri son retour dans la plus pauvre des retraites, dans une « misérable mansarde », « un lieu malpropre, renfermé, chauffé par le soleil ». C'est là, dans cette solitude qu'il partage avec sa femme et ses « deux enfants maladifs », lors de cette interruption, que Fouché acquiert « une nouvelle finesse de perception, un meilleur moyen de réfléchir et de calculer le jeu des forces en présence ». Lorsqu'il prend sa tête, il fait du ministère très rapidement une pièce maîtresse de la politique intérieure et extérieure ; trois mois après sa nomination, « ses protecteurs, déjà désarmés, s'aperçoivent avec autant d'effroi que de surprise qu'il exerce une surveillance non seulement en bas mais en haut, que le ministre de la Police contrôle les autres ministres, le Directoire, les généraux, toute la politique. Ses filets s'étendent à tous les emplois et à toutes les charges ». Talleyrand est bien obligé de reconnaître, et Zweig ne se prive pas de le souligner, que « le ministre de la Police est un homme qui se mêle de ce qui le regarde, et ensuite de ce qui ne le regarde pas ».

Après le coup d'État du 18 brumaire, il est maintenu dans ses fonctions par Bonaparte bien que celui-ci trouve de plus en plus exagéré sa puissance. L'intrigue y est telle que le 28 fructidor an X (15 septembre 1802), ce même Bonaparte décide de supprimer son ministère, mal lui en a pris, comme le confirme la conspiration de l'an XII menée par Cadoudal, Moreau et Pichegru. Et voilà Fouché à nouveau rappelé. Le 21 messidor an XII (10 juillet 1804), le ministère est rétabli, et la réorganisation de la police générale en marche<sup>1</sup> : l'Empire est divisé en arrondissements confiés à des conseillers d'État. « Le premier, Réal, surveille le Nord, l'Ouest et l'Est, soit cinquante

---

1. Voir Jacques-Olivier Boudon (dir.), *Police et gendarmerie dans l'Empire napoléonien*, Paris, Éditions SPM, 2013.

départements ; le deuxième, Pelet de la Lozère, le Midi ; le troisième, Dubois, préfet de police, Paris et le département de la Seine. Ils centralisent les rapports des préfets et des commissaires généraux de police. La division de sûreté, dirigée par Desmarest, a la haute main sur les agents secrets en France et à l'étranger. Dès lors rien n'échappe à Fouché », indique Jean Tulard.

« Cette machine compliquée », Zweig en fait le double de son personnage. « Cet appareil de contrôle de tout un pays est établi d'une façon grandiose. Mille nouvelles affluent dans la maison du quai Voltaire, car au bout de quelques mois ce maître a couvert tout le pays d'espions, d'agents secrets et de mouchards. » Le génie de Fouché, qui est la clé de voûte de son portrait par l'écrivain, est qu'elle ne fonctionne qu'entre les mains d'un seul. « Elle possède, quelque part, une vis dissimulée : qu'on l'enlève, et le mouvement s'arrête aussitôt. » La machine fait corps avec son inventeur. Il viendra un temps où la machine s'autonomisera et où Fouché, sous Louis XVIII, sera lui-même l'objet de cette surveillance permanente. Zweig souligne avec force ce retournement : « Toute lettre adressée au duc d'Otrante, ou émanant de lui, passe par le cabinet noir, est décachetée et copiée. Des agents de police épient chacune de ses conversations et en rendent compte ; on espionne ses fréquentations, on contrôle chacun de ses pas : partout il se sent épié, guetté et entouré de délateurs ; son art, sa science se tournent avec la plus cruelle habileté contre l'homme habile entre tous qui les a inventés. » Reste que, pendant de nombreuses années, grâce à des fonds secrets qui financent des missions particulières, comme l'a montré Emmanuel de Waresquiel, le système Fouché fonctionne à plein régime<sup>1</sup>.

---

1. Voir Emmanuel de Waresquiel, « Joseph Fouché et la question de l'amnistie des émigrés (1799-1802) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 372, 2013/2, p. 105-120.

Les archives de la machine de ce contrôle général permettent de comprendre ce que Zweig ne fait que percevoir : une véritable politique de l'écrit.

Les travaux de l'historienne Jeanne-Laure Le Quang<sup>1</sup> confirment l'intuition de l'écrivain. En dépouillant deux sources principales (les bulletins envoyés quotidiennement par le ministère de la Police générale à Napoléon, ainsi que des fiches recensant près de 2 000 individus suspects), mais aussi nombre de rapports de police et de lettres de dénonciation, elle montre l'extension du périmètre que Fouché donne à l'activité de la police. Les archives ne documentent pas seulement le contrôle, elles sont elles-mêmes les agents actifs de celui-ci. « La surveillance policière s'apparente à un vaste contrôle social de la société napoléonienne, ciblant des individus en fonction de critères de dangerosité précis, reposant sur l'évaluation de la menace potentielle qu'ils constituent pour le régime en place. » Elle a certes d'abord pour objet les opposants politiques soupçonnés d'entretenir un rapport avec l'étranger, mais elle vise aussi les individus coupables d'actes de délinquance ou d'infractions de droit commun : vol, brigandage, mendicité, vagabondage, soit la population la plus pauvre. Zweig met l'accent sur le dernier aspect de la surveillance, que Jeanne-Laure Le Quang qualifie, en reprenant les notions forgées par Michel Foucault, de contrôle social étendu, à l'écoute et l'enregistrement des rumeurs, à ce qui est rassemblé alors sous la catégorie de « bruits ». Ainsi, après décembre 1800 et l'attentat de la machine infernale, Fouché, dans *Le Moniteur universel*, insiste sur la nécessité d'appréhender la perception des menaces : « Parmi ces

---

1. Voir Jeanne-Laure Le Quang, « De l'opposant politique au "suspect". Les pratiques de surveillance de la haute police impériale (1799-1815) », *Hypothèses*, n° 20, 2017/1, p. 199-208.

hommes que la police vient de signaler, tous n'ont pas été pris le poignard à la main ; mais tous sont universellement connus pour être capables de l'aiguiser et de le prendre<sup>1</sup>. » Cette police du « sensible », n'est plus attentive seulement aux actes, aux écrits et aux paroles mais aussi aux émotions. Elle ne fonctionne pas seulement de bas en haut, mais, et Zweig y insiste concernant Fouché lui-même, elle prend des formes d'autocontrôle : il s'agit de ne manifester aucune opinion, aucun sentiment.

L'essai de Zweig prend rétrospectivement une dimension autre, on le mesure au fil des pages, pour nous, au regard des régimes totalitaires qui ont sévi et sévissent tout au long du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. L'écrivain, lui-même, l'indiquait en faisant une référence explicite à la Révolution russe et à la figure de Lénine. Mais, force est de constater que ce portrait est d'une terrible actualité. On songe au portrait du *Négus* par Ryszard Kapuściński<sup>2</sup>, qui décrit avec précision le système de surveillance que l'empereur éthiopien avait mis en place ; on pense surtout à la Stasi<sup>3</sup> et aux formes de surveillance qui prennent la forme d'un terrible panoptique social où chaque membre de la société est suspect. Il est peu probable que Zweig ait lu les travaux de Cesare Beccaria, mais son Fouché vient, entre *Panopticon* et *Surveiller et punir*, nourrir la bibliothèque critique de la police des sociétés modernes.

Philippe ARTIÈRES<sup>4</sup>

---

1. Fouché, *Le Moniteur universel*, 9 janvier 1801, p. 441, cité par J.-L. Le Quang.

2. Ryszard Kapuściński, *Le Négus* (1975), Paris, Flammarion, « Champs histoire », 2011.

3. Analysée par Sonia Combe, notamment dans *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*, Paris, Albin Michel, 1999.

4. Historien, chercheur au CNRS (Iris-EHESS).

Joseph Fouché



## AVANT-PROPOS

Joseph Fouché, l'un des hommes les plus puissants de son époque et l'un des plus remarquables de tous les temps, n'a guère attiré l'amour de ses contemporains et a encore moins trouvé justice auprès de la postérité. Napoléon, à Sainte-Hélène, Robespierre, parmi les Jacobins, Carnot, Barras, Talleyrand dans leurs Mémoires, et tous les historiographes français, qu'ils soient royalistes, républicains ou bonapartistes, trempent leur plume dans le fiel dès qu'ils doivent écrire son nom. Traître né, misérable intrigant, nature insaisissable de reptile, transfuge professionnel, âme basse de policier, pitoyable immoraliste, aucune injure ne lui a été épargnée ; et ni Lamartine, ni Michelet, ni Louis Blanc n'essaient sérieusement d'étudier son caractère, – ou plutôt l'admirable constance dont il fait preuve dans l'absence de caractère. Ses traits nous sont présentés pour la première fois sous leur véritable aspect dans la monumentale biographie de Louis Madelin (à laquelle la présente étude psychologique, comme toute autre, doit la plus grande partie de son matériau factuel) ; à cette exception près, l'histoire a relégué silencieusement au dernier rang des figurants insignifiants cet homme qui, à un tournant du monde, a dirigé tous les partis et a été

le seul à leur survivre, et qui a vaincu un Napoléon et un Robespierre en duel psychologique ; de temps en temps, sa silhouette traverse encore une pièce ou une opérette sur Napoléon, mais, le plus souvent, sous forme d'une charge schématique et banale lancée par un astucieux ministre de la Police, un ancêtre pressenti de Sherlock Holmes ; une description sans profondeur confond toujours un rôle caché avec un rôle secondaire.

Un seul homme a su, de sa propre grandeur, voir ce qu'avait de grand cette figure originale, et ce n'était rien de moins que Balzac. Ce haut esprit pénétrant, qui fouillait non seulement la scène, mais aussi les coulisses du temps, a reconnu sans réserve dans Fouché le caractère psychologiquement le plus intéressant de son siècle. Habitué à considérer, dans sa chimie des sentiments, toutes les passions, celles qu'on nomme héroïques aussi bien que celles que l'on dit basses, comme des éléments de même valeur absolue, habitué à admirer un malfaiteur consommé, un Vautrin, autant qu'un génie spiritualiste, un Louis Lambert, ne faisant jamais de différence entre ce qui est moral et ce qui ne l'est pas et se bornant exclusivement à toujours mesurer l'énergie d'un homme et l'intensité de sa passion, Balzac a précisément fait sortir de l'ombre où il s'était complu cet homme qui fut le plus méprisé et le plus honni de la Révolution et de l'Empire. Il l'appelle « ce singulier génie », « le seul ministre que Napoléon ait jamais eu », puis « la plus forte tête que je connaisse » et ailleurs « l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie ». Voilà une opinion nettement différente de celle, méprisante, des moralistes. Et dans son roman *Une ténébreuse affaire* il consacre une page spéciale à cet « esprit sombre, profond, extraordinaire, qui est peu connu » : « Ce singulier génie,

écrit-il, qui frappa Napoléon d'une sorte de terreur, ne se déclara pas tout à coup chez Fouché. Cet obscur Conventionnel, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé ; puis tout à coup, comme certains acteurs médiocres éclairés par une lueur soudaine deviennent excellents, il donna des preuves de dextérité pendant la rapide révolution du 18 Brumaire. Cet homme au pâle visage élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des Montagnards auxquels il appartient, et ceux des royalistes auxquels il finit par appartenir, avait lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique ; il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. À ce moment, ni ses anciens ni ses nouveaux collègues ne soupçonnaient l'ampleur de son génie purement ministériel, essentiellement gouvernemental, juste dans toutes ses prévisions, et d'une incroyable sagacité. »

Ainsi s'exprime Balzac. C'est son hommage qui, le premier, avait attiré mon attention sur Fouché, et depuis des années mon regard suivait à l'occasion cet homme dont Balzac a dit qu'il a « possédé plus de puissance sur les hommes que Napoléon lui-même ». Mais Fouché a su, comme de son vivant, demeurer dans l'histoire une figure cachée : il n'aime montrer ni son visage ni ses cartes. Presque toujours il reste dissimulé au sein des événements, à l'intérieur des partis, derrière le voile anonyme de ses fonctions ; son action est aussi invisible que celle des rouages d'une montre ; on réussit très rarement à saisir son profil fuyant dans le tumulte des faits et dans les courbes les plus accusées de sa carrière. Mais il y a plus singulier encore ! Au premier coup d'œil, aucun des profils de Fouché ainsi fugitivement saisis ne concorde avec les autres.

Il faut produire un certain effort pour se représenter le même homme de chair et d'os, en 1790, professeur au séminaire et, dès 1792, piller d'églises, communiste en 1793 et moins de cinq ans plus tard déjà multimillionnaire, enfin, dix ans après duc d'Otrante. Mais plus ses métamorphoses étaient hardies et plus devenait intéressant pour moi le caractère, ou plutôt l'absence de caractère du plus parfait disciple moderne de Machiavel ; plus sa vie politique toute entière passée dans les coulisses et dans les ténèbres devenait pour moi captivante et plus sa figure prenait à mes yeux une allure originale et même démoniaque. C'est ainsi que d'une manière tout à fait imprévue, simplement par plaisir psychologique, je me suis mis à écrire l'histoire de Joseph Fouché, comme une contribution à une étude biologique encore inexistante et pourtant très nécessaire, du diplomate, de cette race d'esprit qui n'a pas encore été complètement examinée et qui est la plus redoutable de notre univers.

Je sais que cette biographie d'un être absolument amoral et d'une individualité aussi particulière et aussi importante que celle de Joseph Fouché, ne répond pas aux désirs évidents de notre époque. Notre temps veut et aime aujourd'hui des vies héroïques, car dans la pénurie ou elle est de leaders mettant leur créativité au service de la politique, elle cherche dans le passé des exemples plus élevés. Je ne méconnais nullement le pouvoir qu'ont les biographies héroïques d'élargir l'âme, d'accroître l'énergie et d'élever l'esprit. Elles sont depuis Plutarque nécessaires à toute génération montante et à chaque nouvelle jeunesse. Mais dans le domaine politique, elles font justement courir un risque de falsification historique en laissant croire que jadis et toujours, les véritables natures de meneurs ont effectivement dirigé le destin de l'univers. Il est incontestable que, par sa seule présence, une nature héroïque domine encore pendant des dizaines et des centaines d'années la

vie intellectuelle, mais seulement cette vie-là. Dans la vie pratique et réelle, dans la sphère du pouvoir politique, l'action décisive appartient rarement (et il faut le souligner pour mettre en garde contre toute crédulité politique) aux figures supérieures, aux hommes des idées pures, mais bien à une catégorie d'êtres de bien moindre valeur, quoique plus adroits, je veux parler de ceux qui travaillent dans la coulisse. En 1914 et en 1918, nous avons vu les décisions historiques de la guerre et de la paix prises non pas selon la raison et par les responsables, mais par des individus cachés dans l'ombre, des hommes au caractère très douteux et à l'intelligence bien limitée. Nous constatons encore chaque jour que, dans le jeu ambigu et souvent criminel de la politique, auquel les peuples confient toujours avec crédulité leurs enfants et leur avenir, ce ne sont pas des hommes aux idées larges et morales, aux convictions inébranlables qui l'emportent, mais ces joueurs professionnels que nous appelons diplomates – ces artistes aux mains prestes, aux mots vides et aux nerfs glacés. Si donc, réellement, comme le disait déjà Napoléon il y a cent ans, la politique est devenue « la fatalité moderne », nous voudrions essayer, pour nous défendre, de découvrir les hommes qu'on trouve derrière cette puissance et ainsi le redoutable secret de leur pouvoir. Je présente donc l'histoire de Joseph Fouché comme une utile et très actuelle contribution à la psychologie de l'homme politique.

Salzbourg, automne 1929.



## Post-scriptum pour l'édition française

(1930)

Un portrait psychologique comme celui-ci doit toujours, sans fausser l'ensemble, restreindre les détails pour faire ressortir les lignes décisives d'une personnalité. Si mon travail poussait, comme je l'espère, certains de mes lecteurs français à se renseigner plus largement sur une figure aussi fascinante que celle de Joseph Fouché, je les engagerais à prendre connaissance de l'important ouvrage en deux volumes de M. Madelin, où ils trouveront beaucoup d'autres détails et documents pleins d'intérêt. En revanche je les mets en garde contre les prétendus Mémoires de Joseph Fouché, qui sont loin d'être authentiques.

D'autre part, si la correspondance intégrale de Fouché pouvait voir le jour, elle jetterait bien de la lumière sur la personnalité de cet homme ténébreux. J'ai attendu vainement depuis des années cette publication, qui serait si nécessaire à la connaissance de la Révolution et de l'Empire.

S. Z.